

UN MONDE IN-TRANQUILLE



ABBAYE SAINT ANDRÉ

UN MONDE IN-TRANQUILLE

PETER AIERSCHMANN, ZIAD ANTAR, DELPHINIE BALLEY, JEAN BEDEZ,
HICHAM BERRADA, MATHIEU BOISADAN, LÉA LE BRICOMTE,
MARCOS CARRASQUER, JEAN-MARC CERINO, CLÉMENT COGITORE,
VALÈRE COSTES, JOCELYN COTTENCIN, SYLVAIN COUZINIET-JACQUES,
FABRICE CROUX, GILLES DESPLANQUES, ROBERT DEVRIENDT,
ARNAUD DEZOTEUX, JEREMY DICKINSON, JIENS FÄNGE, DANIEL FIRMAN,
AGNÈS GEOFFRAY, ALEXANDRE GÉRARD, NIKLAS GOLDBACH,
THOMAS GRÜNFELD, LOTTA HANNERZ, THOMAS IVERNIEL, ODA JAUNIE,
PANOS KOKKINIAS, ELLEN KOOI, KLARA KRISTALOVA, ASTRID KRUSE-JIENSEN,
MARIA LAET, NINO LAISNIÉ, THOMAS LEVY-LASNIÉ, PIETER MARTIENSEN,
SAMUEL MARTIN, FLORENT MATTEI, CORINNE MERCAIDIER, ADRIEN MISSIKA,
CHLOÉ MOSSISSIAN, PEDRO MOTTA, JUERGEN NEFZGER, AUDREY NIEMI,
MATHIEU PERNOT, NAZANIN POUYANDEH, CLÉMENT REINAUD,
RAPHAËLLE RICCOL, VITTORIO ROERADE, KARINE ROUGIER, MATHIEU SCHMITT,
MASSINISSA SELMANI, LAURENT SEPTIER, LUDIVINE SIBELLE, QUENTIN SPOHN,
HELMUT STALLAERTS, LISE STOUFFLET, STÉPHANIE THIDET,
MATHILDE TROUSSARD, KATHARINA ZIEMKE, JÉRÔME ZONDER

L'exposition se place dans le droit fil de la ligne culturelle du Centre d'Art privilégiant des expositions collectives organisées autour d'un thème ou d'une sensibilité artistique, permettant au travers des propositions des artistes de comprendre le monde d'aujourd'hui. Elle forme le quatrième volet d'une exploration centrée sur le rapport perturbé que nous avons au monde du fait de l'effacement des croyances et des dogmes, des mutations technologiques et de leurs conséquences sociales.

La première en 2004 soulignait le retour du grotesque dans la création plastique. En 2014, l'exposition *Les esthétiques d'un monde désenchanté* étudiait comment les artistes traduisent plastiquement un désinvestissement au monde. En 2015, *Bricoleurs d'utopie, Constructeurs d'absurde* s'intéressait aux solutions d'évitement ou de compensation à ce désenchantement.

L'approche est cette fois moins formelle, plus subjective, plus dans son contenu.

L'actualité le rappelle tous les jours, que cela soit sur le plan social, politique ou écologique, le monde nous apparaît instable et cette instabilité ressentie est source de malaise voire d'un profond mal-être.

Quand les certitudes s'effritent,
Quand les solutions connues apparaissent obsolètes,
Quand l'idée de progrès et ses promesses de maîtrise laissent la place au doute,
Quand les repères se brouillent,
Le monde extérieur, à cause de sa résistance, maintient l'homme à distance en découvrant sa face d'ombre : son inquiétante étrangeté.

Une forme d'incompréhension ou de désarroi se répand, qui réactive les craintes primitives, ravive des peurs enfantines, libère une violence cynique en récupérant des rituels ou en mimant l'innocence supposée des jeux.

Premier niveau



1



2



3



4



5



6

UN MONDE SI PAISIBLE

Le bonheur est par nature éphémère. La tranquillité n'est jamais acquise. Tout bouge, tout le temps, par petites touches, glissements naturels, petites brisures plutôt que ruptures catastrophiques. En conséquence, la sensation d'instabilité est un ressenti habituel, une donnée première qui justifie l'apprentissage.

Ce qui fait sans doute la différence aujourd'hui, par rapport aux périodes antérieures, c'est un défaut de croyance dans la possibilité d'atteindre

à des temps meilleurs et même brièvement, à un Paradis. D'où la fatalité de l'exclusion qui en résulte.

Les mutations technologiques et sociales en cours occasionnent des bouleversements accélérés d'une ampleur inédite depuis que l'humanité existe, source d'isolement, d'aliénation, générant anxiété, mélancolie voire des peurs absolues, produisant un désenchantement du monde devenu encore plus kafkaïen, bizarre et impénétrable qu'il ne l'était avant.

En réaction l'homme s'accroche d'autant plus à un appétit de bien être, qu'il le pense

fondamentalement menacé. Quitte pour cela à adopter des stratégies de négations ou à concevoir des arrangements schizophréniques, qui sont autant de comportements d'évitement ou de fuite par rapport aux réalités qu'il soupçonne ou, qui agressent sa sensibilité.

Mathilde Troussard (1) (série *Waiting for him*), **Lise Stoufflet (2)** (*Dans l'Herbe, Des Tresses*), **Helen Kooi (3)** (*Palaia-RIM, Dreischor-greffel*), **Klara Kristalova (4)** (*Still remaining*) se racontent des histoires rêveuses, associant réalité et symbolisme. Le climat est étrange, surréaliste.

Dans les quatre cas : des histoires nostalgiques, naïves, dont le sujet implicite est l'amour. Helen Kooi donne un accent lyrique à leur mise en scène. Lise Stoufflet les exprime par des gestes ritualisés. Mathilde Troussard active un univers infantile, peuplé de barbies, dont elle est l'héroïne. Klara Kristalova évoque les rêves d'une jeune femme, la tête auréolée de papillons, les yeux sans doute remplis d'étoiles.

L'autre versant est celui des évitements schizophréniques. **Jürgen Nefzger (5)** aborde la cohabitation avec le nucléaire (*Nogent-sur-Seine, Kalkar Deutschland*), **Panos Kokkinias (6)**

Premier niveau



7

8

9



10

11

12

(Vardía) avec l'envahissement des déchets et **Niklas Goldbach (6)** (*Revel*) avec l'indifférence au patrimoine. Ils ironisent sur la manière avec laquelle chacun s'arrange face à la brutalité du contexte pour réaliser un projet de vie, dont **Astrid Kruse Jensen (7)** nous présente les images sur-idéalisées, dans leur froideur nocturne (*Hypernatural*).

Laurent Septier (8) (*L'Accident, Biergarten Permutation, Aux Champs*) met en scène, en se situant à la hauteur des pratiques populaires, cette aspiration des gens à un bonheur tranquille qui associe sexe dionysiaque, violence, jeux

innocents et jardinage dans une promiscuité indifférente.

Une autre solution pour dépasser cette relation possiblement conflictuelle au cœur de la banalité du quotidien, est de transfigurer le réel par un regard poétique, qui en suspend les tensions ou en allège la pesanteur, comme dans *Pausagem Suspense* de **Pedro Motta (9)**.

La poésie de **Peter Aerschmann (10)** (*Elevation*), contempteur de l'espace urbain, recenseur de ses aliénations ordinaires, est au contraire acide.

Il imagine pour les populations accablées, soucieuses de se détacher de ce monde absurde, un mat télescopique, substitut métaphorique de la transcendance, qui leur permet de s'élever jusqu'à la cime d'un sapin de Noël, symbole du ciel et de la re-naissance. Le sapin s'illumine un court temps et à chaque fois l'impétrant est absorbé, en y perdant des plumes.

Une image d'un bonheur, on le voit : ambigu, éphémère et trompeur. Une fausse promesse possiblement mortelle, que **Stéphane Thidet (11)** (*Soleils*) traduit métaphoriquement par le geste

d'une légèreté cruelle, de brûler les aigrettes des pissenlits avant qu'elles ne s'envolent.

Sur une terre désertée, la vidéo *Real Escape* de **Jocelyn Cottencin (12)** suit les pérégrinations erratiques - épopée dramatique - de l'ours blanc (ou plutôt de son double fictif) à la recherche d'un monde (son monde) perdu.

Deuxième niveau



1



2



3



4



5

Salle voutée UNE VIE CACHÉE

La mobilité croissante des hommes, aussi réelle que niée, conséquence du bouleversement de leur milieu pour des raisons de guerre ou des facteurs économiques qui déstabilisent le modèle de la société idéale, est source de peurs non maîtrisées ou de bénéfices inavouables qui mettent en crise la morale, perturbent les identités et sont une autre source de l'in-tranquillité.

Le migrant caché, anonyme, se tient à la lisière comme une menace qui rôde.

Ceux photographiés de jour par **Mathieu Pernot (1)**, sont allongés le long des murs dans ce que l'on nomme vulgairement un sac à viande, dépourvus d'un corps visible et encore moins d'un visage, formes indécises, incongrues, obscènes par ce qu'elles montrent et plus encore par ce qu'elles cachent, générant le malaise.

Audrey Nervi (2) (*No Silence*) reprenant la même forme, en accentuant son apparence larvaire, souligne le regard indécent dont ces migrants font l'objet.

La sculpture de **Ziad Antar (1)** (*Derivable IV*) opère un déplacement métaphorique, en se servant du questionnement intrigué qui se porte sur ce qui est caché à l'intérieur d'un emballage et cet effet de l'emballage d'objectiver son contenu, quelque soit sa nature.

Le tableau de **Katharina Ziemke (4)** (*Chicago morning by the tracks*) le rappelle : le peuple des ombres, privé d'activité diurne, est condamné à des déplacements nocturnes.

Le clochard de **Marcos Carrasquer (3)** (*Le meilleur*

prix) présente la face ironique mais cette fois visible, installée, acceptée, de cette dérive.

En contrepoint (*Within*) de **Jens Fänge (5)**, construction labyrinthique cassant l'unicité de la perspective, n'en laisse que des éléments partiels, différemment centrés, où se dissipent l'illusion et le sens. Le corps allongé, le visage visible, renvoie sur ceux des migrants, pas seulement par une similitude de forme mais à cause du cadre déstructuré qui les englobe. Intérieur et extérieur se répondent dans une même incertitude.

Deuxième niveau



1



2



3



4

Salle à gauche FANTASMES, BIZARRERIES ET INQUIÉTUDÉS COLLECTIVES

Cette salle poursuit, sous un angle plus nettement collectif, l'exploration de ce sentiment d'in-tranquillité perçu sous la forme du bizarre qui interpelle ou qui génère de l'inquiétude et, dans tous les cas, dérangeante.

Le groupe et son contexte principal : la ville en est le centre implicite et topographique.

Sur la ville l'élément déclencheur est nocturne. La nuit génère mystère et inquiétude. Dans la ville l'homme

se confronte à lui-même, au milieu d'une promiscuité qui ménage peu d'échappatoire ou de recul. Car la ville est pour l'homme à la fois un artéfact issu de son génie, le nid qui l'abrite et la prison qui le coupe de la nature.

De ces croisements vides, de rue (*Steel Ghost, Crossroads*), de **Thomas Ivernel (2)**, naît une sourde inquiétude. La ville se révèle être un décor pour un événement indéterminé et indéterminable, puisqu'aucune circulation ne suggère une direction de sens, seulement une potentialité ressentie comme menaçante.

C'est ce qu'exprime également l'œuvre de **Mathieu Schmitt (3)** (*Glitched/Break Dance*) : un champ clos, nocturne, sous éclairé, dont le sol basculé est la métaphore de cette incertitude.

Les photographies voilées de **Sylvain Couzinet-Jacques (1)** ajoutent à ces images urbaines ou péri-urbaines une dimension indécidable. Comme si l'indifférence l'emportait sur la spécificité du lieu, dans une histoire mainte fois réitérée.

Entre la piste de cirque ou celle d'un amphithéâtre antique, l'œuvre de **Katharina Ziemke (4)** (*Night Fountain*) anime la scène silencieuse d'un théâtre

d'ombres qui en dit long de sa violence rentrée ou de sa désespérance.

De part et d'autre de ce bloc central deux formes de baroque se répondent : le grotesque et le maniérisme.

En début de salle, les œuvres jouent de l'hybridation des situations et des formes. Elles sont bizarres, surprenantes, surréalistes, oniriques, alors que leur facture est classique.

L'univers qui est montré développe une nostalgie poétique. Le prototype en est, avec *Misfit*, un centaure de basse-cour, chimère composée

Deuxième niveau



5



6



7



8



9



10

du corps d'un porc, du col et du bec d'un flamant rose, monstre hybride créé par **Thomas Grünfeld (5)**.

Dans le tableau d'**Oda Jaune (5)**, des animaux anthropomorphes (ou des hommes à têtes d'animaux), êtres doubles, sont assemblés dans une conjoncture à la Rembrandt. Composant une scène autrement plus grinçante que dans un film de Disney, ils procèdent à l'exploration anatomique d'un corps, à la recherche probable des raisons de sa défaillance et sans doute de la leur.

Les compositions de **Delphine Bailey (6)**, qui partent d'un lieu et d'une histoire vraie qu'elle bascule vers l'univers de la fiction en se gardant d'effacer leur ancrage dans le réel, interrogent elles aussi, la frontière entre le normal et l'étrange. *La Pièce bleue* est un décor vide que rongé le temps et où la nature reprend ses assises. Sous le masque du visage de la femme (*Elmira*) qui pose, se cache peut-être un

monstre. Le trouble est amplifié par le classicisme volontairement distant de la mise en image.

On retrouve ce même décalage entre l'ordinaire tranquille de l'image, son traitement sobrement virtuose et l'étrange combat de cerf que l'on devine en contrebas, derrière la fenêtre ouverte dans le dessin de **Jean Bedez (7)** qui porte le titre d'un poème de Baudelaire (*Héautontimorouménos*).

L'animal, figure ambiguë et polymorphe, est en effet omniprésent dans les œuvres présentées. Comme dans cette scène érotique (*Woman and Pig*) peinte par **Audrey Nervi (5)**, montrant une femme allongée sur un drap étalé sur l'herbe, vêtue d'une culotte panthère, couverte d'un boa de fantaisie, badinant avec un cochon noir exotique.

Le fond de la salle est articulé autour de *Daniela* de **Fabrice Croux (8)**. La maquette d'une montagne

ou plutôt d'un puy volcanique, percé d'une grotte garnie de roches scintillantes, qui le traverse. Métaphore baroque qui renvoie aux origines ou de paroles semblant partir dans tous les sens, est cachée.

À notre époque bavarde, celle-ci (ou celui-ci) se dissimule ou se dissout dans une profusion d'images ou de paroles semblant partir dans tous les sens, à la manière des queues de mots ou d'une conversation de table. Le tableau de **Quentin Spohn (8)** témoigne de cette prolifération. L'artiste, qui traite le plus souvent des thèmes puisés dans l'actualité, compose une scène polyphonique grinçante en multipliant citations et détails insolites, maniant le grotesque à la manière d'Ensor ou de Crumb.

Marcos Carrasquer (8), dans un esprit proche, compose des symphonies grotesques autour d'un mot. Ici l'édition : *Nuevas ediciones literarias*

del comisariado del ejercito des este, une boule de machine à écrire focalisant la scène.

Karine Rougier (9) s'empare d'images souvent trouvées, qui se rapportent à la grande culture. Elle les récupère sur des supports tels que des emballages ou des boîtes d'allumettes, les retravaille et les hybride. L'œuvre *Dans le bleu* reprend la figure de la vierge à l'enfant pour en renforcer la dimension iconique. Manifestation mélange les cultures exotiques dans une revendication muette. Le prélude détourne une image du siècle de la raison vers une magie mesmérénne.

Vittorio Roerade (10) en dressant, tel un mat de cérémonie, un champignon arborescent et hallucinogène (*A kind of mushroom Paradise*) complète la scène.

Troisième niveau



1



2



3



4



5



6



7

UNE VIOLENCE SOURDE

Elle se manifeste sur le mode d'un jeu bizarre, peut-être cruel, sans doute initiatique dans les deux fusains sur toile de **Samuel Martin (1)** : le premier, une forêt, la nuit une carcasse de voiture accidentée, deux hommes nus, leur visage dissimulé sous un sac de papier ou un masque d'halloween (*Dystopia 4*). Le second, avec un même dispositif scénique incluant deux femmes également nues, la tête recouverte d'un masque de Pinocchio ou d'un chat de Chester (*Dystopia small 3*).

Cette violence sous-jacente se manifeste également

dans le tableau métissé de **Nazanin Pouyandeh (2)** (*Animus*) : rituel incantatoire, sous le regard choral de masques océaniques. Elle se retrouve dans l'œuvre énigmatique de **Raphaëlle Ricol (3)** dont on ne sait décider ce que le personnage, environné de fantômes, est en train de faire (une soudure ? Sur quel objet, pour quel projet ?), tellement l'ambiance est sourdement inquiétante.

Elle se montre dans sa nature ultime : la guerre, au travers de ses conséquences environnementales : (*Champ de bataille sous la neige*) de **Jean-Marc Cerino (1)** ou humaines : (*La forêt brûlée*) de **Mathieu Boisadan (4)**, ou encore par les objets de **Léa Le**

Bricomte (1), inspirés des œuvres d'art brut ou des objets pratiques que les poilus créaient dans les tranchées en récupérant les douilles de cuivre et les culots d'obus (*Free Rider, Guerre de tribus, Spirits houses*).

Elle rappelle ses origines rituelles dans la vidéo de **Ludivine Sibelle (5)** : *Le sacrifice des géants* qui mêlent sur deux mille ans d'histoire, dans un même lieu : carnivals, cérémonials de combat, de destructions, de mise à mort, depuis le temps des gallo-romains jusqu'à aujourd'hui, celui des migrants.

Dans la petite salle en croisée d'ogives une autre

violence est évoquée : celle qui se produit au quotidien, sur les chantiers de démolitions qui ne font pas toujours dans la dentelle : les pelleteuses et le bulldozer de *Ode à Réjane*, maquettes légères pareilles à des jouets, construites à partir de canevas de broderie de **Fabrice Croux (6)** ; celles de la route avec les peintures hyperréalistes de **Jeremy Dickinson (7)** reproduisant des autocars et des voitures « Dinky Toys » dont les carrosseries cabossées et écaillées portent des chocs multiples (*Dozer Plush, Southern California Wall Map*).

L'enfance n'est pas le temps de l'innocence, encore moins celui de la douceur.

Troisième niveau



8



9



10

Salle à gauche

Un autre tableau allégorique de **Nazanin Pouyandeh (9)** (*Zarathoustra*) montre des prisonniers ligotés, issus du monde de l'art, assis par terre au bord d'un feu de camp, en compagnie de leurs gardiens qui agitent masques et marionnettes. Ils boivent du vin et brandissent un couteau. Il fait un écho ironique à l'œuvre de **Clément Cogitore (9)** (*We Are Legion*), un rassemblement de quatre anonymes, autour d'un feu de bois, en bordure d'une ville, noyés de bière.

Deux œuvres qui disent combien les combats sont aussi des théâtres.

Au fond de la salle, le diptyque de **Clément Renaud (8)** (*La Partie de Foot*) montre un enfant ligoté, comme un indien ou un cow-boy vaincu, au montant d'une cage de foot, qu'un autre photographie

comme un trophée à l'aide de son portable pour l'envoyer ensuite sans doute sur Facebook.

The Players de **Florent Mattei (11)** met en scène de manière exacerbée, ce goût des enfants, biberonnés à la play-station pour les jeux guerriers. Une illustration de l'indicible mal être de notre société.

Une appétence sur laquelle **Jérôme Zonder (8)** construit *Jeux d'enfants 4*, disqualifiant le nazisme et plus largement les ambitions totalitaires en les ramenant à leur stade immature. Que se passe-t-il dans la tête de ce petit monstre, de cette petite tête blonde ?

Le monde des adultes, en effet, n'est pas celui de la maîtrise mais celui d'un désordre, potentiellement violent. Il suffit pour cela de rapprocher *Fête n°75* un

petit tableau de **Thomas Levy-Lasne (10)**, de *Jour de fête* l'autre photographie de **Florent Mattei (15)**. Intérieur/extérieur, groupe/ individu solitaire, chaque moment excessif à son avers.

Un besoin de sensations extrêmes qui s'exprime dans les trois petits tableaux d'**Audrey Nervi (12)** (*Hell to Heaven, Game Over, Entre chien et loup*) ou dans la vidéo (*Métro/Combat*) d'**Arnaud Dezoteux (13)** filmant la chorégraphie d'une bagarre entre deux adolescents dans une rame de métro.

Car la violence (sous jacente) niche au cœur du quotidien comme le suggère les minis séquences (*The Missing Script*) de **Robert Devriendt (14)**, aux scénarii volontairement bousculés.

À la question sur l'attitude à prendre en face de cette violence insinuante, (*Témoin*) le tableau

de **Raphaëlle Ricol (11)** donne une réponse ambiguë. On y voit un sauveteur (?) qui semble être une victime allongée sur le sol, sous le regard d'un témoin (?) anonyme, dont on ne sait s'il intervient ou s'il n'est présent que sur un plan symbolique.

Car les témoins, dans ce monde in-tranquille fait de repli sur soi, semblent vouloir s'abstraire de la scène. Que ce soit **Barbare de Lotta Hannerz (16)**, une femme assise sur un tabouret, perdue dans des réflexions qui ne sont en réalité qu'une plongée dans le monde de l'enfance, à constater les croquis - dessinés sur la page ouverte du cahier posé sur ses genoux - d'un hand spinner et de ses possibilités de trajectoire ; ou **Emilien**, l'adolescent apathique de **Daniel Firman (17)**, la tête recouverte d'une capuche, le visage dissimulé par un rideau de cheveux, indifférent à ce qui se passe autour de lui.

Troisième niveau



11



12



15



13



14



16

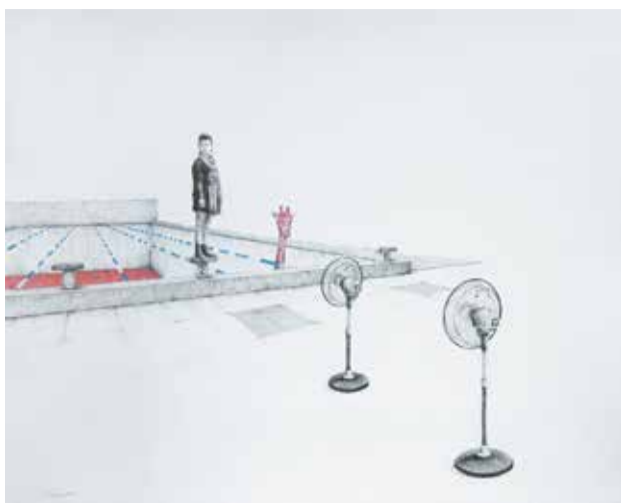


17

Quatrième niveau



1



2



3



4

COMME UNE ABSENCE

Parfois la sourde inquiétude ne semble avoir d'autre source que la sensation imprécise d'une perte ou d'un manque. Comme si l'absence était dans ce monde mouvant, au cœur de cette instabilité.

Peter Martensen (1) peint des gens énigmatiques qui semblent sortis de l'univers de Kafka ou d'un roman de Saramago, repliés dans le hors temps de leur quête (*The Focus, The Wonder of Absence*). Ils sont habillés d'une blouse blanche à la manière des médecins, des savants, des gens de laboratoire. Ils se servent des cannes pour se diriger comme s'ils étaient aveugles, à la recherche de feuilles blanches éparpillées dans l'air ou flottant à la surface d'une

étendue liquide, pages non écrites d'une histoire à venir ou d'un savoir perdu ; l'illustration allégorique de cette recherche.

Le titre de la série de dessins de **Massinissa Selmani (2)** : *A-t-on besoin des ombres ?* pourrait servir à présenter l'ensemble des œuvres de cette salle. L'artiste y met en tension des morceaux de drames qu'il réunit selon une conjoncture improbable puisqu'au-dessus d'un vide qui occupe le centre de la scène.

Les femmes, dans le tableau d'**Oda Jaune (3)**, exhibent dans un hammam leurs corps nus, anonymes. Les visages sont dissimulés (comme des Fantômas) sous des masques de caoutchouc

ou de plastique blanc sur lesquels sont moulés, en plus parfois d'une bouche ou d'un œil, des mains qui les protègent ou qui les cachent. L'une d'elle au premier plan, au centre la scène, écarte les bras dans un geste d'interdiction ou d'accueil. Au contraire du fameux tableau de Ingres, son corps (leurs corps) en réalité se dérobe. L'érotisme est absent. La seule personne qui nous regarde est une petite fille qui a barbouillé son visage d'une crème blanche dont les autres femmes tiennent le flacon dans leur main, telle une initiée ou une figure de carnaval ou pour se protéger des piques.

L'ombre occupe le fond de la photographie d'**Ellen Kooi (4)**, sous l'aspect d'un ciel plombé qui annonce

une prochaine chute de neige qui effacera traces, formes et repères. Deux chiens courent au hasard comme le font les chiens en maraude. La jeune femme au premier plan attend. Quoi ou qui ? Le sait-elle ? Tant elle semble sortie du temps, le visage tourné vers la lumière dont la source est en dehors du cadre et dont on sent qu'elle se dérobe.

L'épouvantail de **Klara Kristalova (3)** (*Straw Man*), dresse sa petite taille contre une menace improbable, en écartant les bras dans un geste d'une inutilité grotesque.

Sur le palier, *Jade* de **Daniel Firman (4)** repliée sur elle-même, tourne le dos, indifférente à ce qui se passe autour d'elle.

Quatrième niveau



5



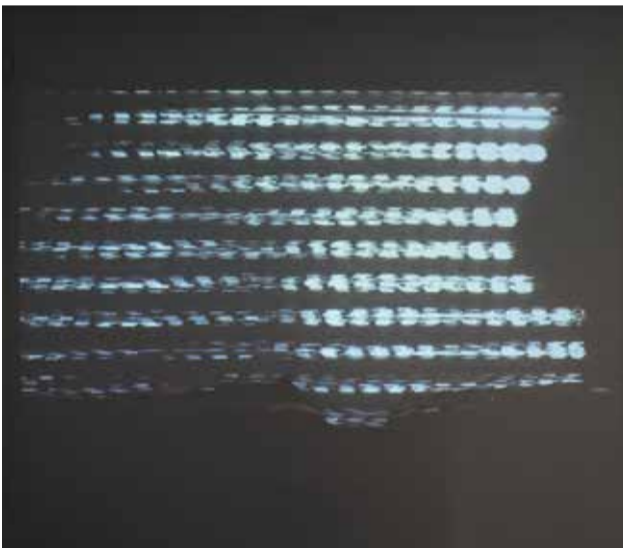
6



7



8



9



10



11



12



13

MAGIE NOCTURNE ET MALAISÉS ORDINAIRES

Les travaux regroupés dans ces quatre salles communiquant entre elles, au pied de l'escalier métallique qui conduit à la conclusion de l'exposition, sont centrés sur le quotidien d'un individu, ses rêveries de jour ou de nuit.

Dans la première salle, deux blocs d'images se croisent : les unes surréelles et magiques, les autres mystérieusement nocturnes.

Les constellations, l'organisation symbolique des inquiétants espaces sidéraux, nourrissent les rêveries existentielles, métaphysiques de **Corinne Mercadier (5)**.

Recadrées, ses compositions (*La Musique, Les Planètes*) expriment, mélancoliquement, un mystère qui fascine et effraie : celui de l'immensité cosmique.

Leur faisant face, une femme bascule, déséquilibrée en arrière, comme si elle s'élevait sous l'effet de la puissance hypnotique d'un magicien l'œuvre *Sans titre* d'**Audrey Geoffroy (6)**.

Deux autres séries de photographies de la même **Audrey Geoffroy (7)** illustrent la magie inquiétante de la nuit qui s'exerce aussi bien sur la perception des lieux (*Sites*) que sur les comportements ou le regard que l'on porte sur les gens. La nuit les loups-garous rôdent et les fantômes s'éveillent, les enfants se regroupent collés l'un contre l'autre dans un même

lit pour se protéger de l'ogre (*Night 3*). Ils dorment sous la protection des chiens dans l'œuvre d'**Audrey Nervi (8)** ou bien chassent les ombres et s'évadent en esprit à l'aide de leur portable (*Les filles au portable*), un fusain de **Thomas Levy-Lasne (8)**.

La vidéo d'**Alexandre Gérard (13)** (*Sursauter de frayeur*) qui nous rappelle combien les situations les plus routinières, menacées par le moindre aléa, ne sont jamais in-tranquilles, sert d'introduction à d'autres petites peurs qui émaillent et déstabilisent le temps du jour.

L'incertitude commence dès le *Réveil* (une vidéo de **Chloé Mossessian (9)**) avec ces jeux d'ombres évanescents, fantomatiques, fascinantes ou

inquiétantes, que produit la lumière en traversant les lamelles d'un store.

Elle se poursuit avec les gestes lents d'une femme épuisée par l'écoulement des jours, qui attend, lasse déjà, que sa baignoire se remplisse (*El baño*) de **Nino Laisné (10)**.

Dans la salle, entre ces deux projections, *Drop* de **Jens Fänge (11)** recadrée et *Paranatellon* de **Jean Bedez (12)** recadrée illustrent l'instabilité du cadre de vie intérieur, en montrant, pour le premier : l'envahissement du désordre et, pour le second : le déséquilibre structural d'un espace segmenté.

Cinquième niveau



1



2



3



4



5



6



7

UNE NATURE IN-TRANQUILLE

La nature n'a pas d'a priori hostile, comme on feint de le croire pour justifier son comportement ou excuser ses erreurs. Elle est indifférente à l'homme, le renvoyant à la question qui le taraude, puisqu'il est le seul (semble-t-il) parmi les êtres vivants à bénéficier d'une pensée réflexive et à s'interroger sur sa place sur la Terre : soit dedans et légitimé à interagir, soit en dehors ce qui pose le problème de la nature des moyens et des limites de ses interventions. La réponse a varié, oscillant de part et d'autre de la limite virtuelle de ce concept imprécis, dont on ne sait jamais quand on l'entend, s'il vise la nature physique et ses soubresauts ou le vivant et ses déclinaisons. À cause de cela nous acceptons ou nous combattons les faits qu'elle produit, en les qualifiant de merveilleux ou d'injustes.

Cette confrontation inquiète est palpable dans l'œuvre (*Pan-optic*) d'**Helmut Stallaerts (1)** à détourner, un homme qui se tient debout à la lisière d'une forêt obscure et dans (*Aube*), le paysage de **Thomas Levy-Lasne (2)** sans autre horizon que son infinie platitude, n'offrant aucune aspérité à l'œil qui le regarde, ni un abri à celui qui voudrait le parcourir. Elle l'est aussi dans la vidéo (*Marée montante*) de

Gilles Desplanques (3), filmant un homme qui, au moyen dérisoire d'un balai, tente de repousser (*Sisyphes ridicule*) les vagues de la marée montante, à l'image des politiques et des ingénieurs qui tentent de contenir la montée des océans en bâtissant ou en relevant des digues.

À partir du cobalt qu'il trouve dans le sol, **Hicham Berrada (4)** (*Céleste*) déclenche un nuage qui s'élève en volutes, s'oxydant dans un bleu profond avant de virer au gris au fur et à mesure qu'il se dissipe. Un Pompéi agreste qu'il donne à voir depuis une fenêtre. Une nuée froide paradoxale à cause de la symbolique du bleu qui nous invite implicitement à passer de l'autre côté du miroir.

Cette terre qui parfois bouillonne, **Maria Laet (5)** (*Terra canudos*) la coud à l'aide d'un fil, tissant à sa surface une proximité entre deux arbres qui redoublent le réseau de leurs racines leur permettant de communiquer entre eux. Geste de solidarité d'une femme envers la terre et la nature qui renoue implicitement par son inspiration chamaniste avec les plus vieux mythes.

Le regard froid, distant, mais néanmoins subjectif, d'**Adrien Missika (6)**, lui permet de débusquer l'étrange et de le relier implicitement à des savoirs.

Il en est ainsi de *Split* photographie d'un rocher posé sur le sable d'un désert, tel un énorme silex de la taille d'une colline qu'un géant aurait pu briser pour en faire un chopper. Figure du sublime et pourtant graffité.

Même empathie pour la nature chez **Valère Costes (7)**, dont les machines tentent de reproduire des phénomènes naturels. Appeaux à banquise est un appareil de bruitage qui, en imitant les craquements de la glace, ramène la nature, sa musique et ses murmures secrets, chez soi, dans le théâtre de notre quotidien.



EXPOSITION DU 9 JUILLET AU 15 OCTOBRE 2017



Du mardi au dimanche
de 10 h à 13 h et de 14 h à 19 h
à partir du 19 septembre
de 14 h à 18 h

Visite guidée

Tous les mercredis à 14h30 en juillet-août

Visite adolescents, le 9 août à 16h

Abbaye Saint André - Centre d'art contemporain
Place du bûcher - 19250 Meymac
05 55 95 23 30 / www.cacmeymac.fr

Direction

Caroline Bissière

Conception, organisation, réalisation

Caroline Bissière & Jean-Paul Blanchet, Églantine Bélêtre

Communication Céline Haudrechy

Régie Yézid Barroudy, Laurence Barrier, Vincent Crinière, Vincent Farkas,
Théo Lacroix, Nuno Lopes Silva, Clémence Morazé, Romain Parvillers,
Lucie Payoux, Jean-Philippe Rispal, Manon Simons, Théo Levillain

Médiation Lucie Payoux, Jean-Philippe Rispal

Accueil Laurence Barrier

Conception graphique Moshi.Moshi

Photos de l'exposition Aurélien Mole

Journal Jean-Paul Blanchet (textes), Aurélien Molle (photos), MoshiMoshi (graphisme)

Nous remercions les prêteurs :

Les artistes

Les collections privées

Les collections publiques Artothèque / Maison des Arts de Grand-Quevilly

Les galeries ALB, Paris ; Albert Baronian, Paris ; Anne-Sarah Benichou,
Paris ; Backslash, Paris ; Bugada Cargnel, Paris ; Patricia Dorfmann,
Paris ; Éric Dupont, Paris ; Filles du Calvaire, Paris ; La Ferronnerie, Paris ;
Forsblom, Helsinki ; Eva Hober, Paris ; Catherine Issert, Saint-Paul-
de-Vence ; Jousse Entreprise, Paris ; Maria Lund, Paris ; MdM, Paris ;
Polaris, Paris ; Françoise Paviot, Paris ; Bendana Pinel, Paris ; Almine
Rech, Paris ; Sator, Paris ; Suzanne Tarasiève, Paris ; Daniel Templon,
Paris ; Lara Vincy, Paris ; Aline Vidal, Paris ; Anne de Villepoix, Paris ;
Wetterling Stockholm ; Xippas, Paris

